

Du PFE au fil de ses jurys

Retour sur des *expériences*

Jean-Louis Violeau, sociologue, ENSA Nantes

Plus le membre d'un jury de Projet de Fin d'Etudes tente de s'effacer derrière l'objet qu'il cerne de questions, plus il se raconte. C'est là le charme discret, un tant soit peu pervers, de ce rôle envié souvent, décliné parfois. Un jury de PFE, c'est un peu le divan d'une école.

J'aime les jurys, en juin ou en janvier, des PFE. J'aime ce moment qui ponctue un cycle et ouvre, pour l'étudiant, de nouveaux horizons. J'aime ce moment où l'on rencontre des collègues avec qui l'on ne prend habituellement jamais assez le temps de débattre. Et quel meilleur moyen de se connaître réciproquement que d'échanger autour d'un projet ? Le jury est un révélateur, de nos passions, de nos doctrines, de nos positions, de nos enseignements et de l'état de nos savoirs réciproques.

J'aime cette journée ou ces deux journées au cours desquelles chacun, son portable, éteint. J'aime ce moment où toutes les 40 minutes environ il faut faire le vide pour entrer dans la logique et le récit d'un nouveau projet. Où il faut se montrer disponible, un peu comme au premier jour, sans jamais oublier cependant le thème général du studio qui a guidé les pas de l'étudiant, amené à inscrire une démarche personnelle au sein d'une logique d'ensemble.

J'aime le regard à la fois comparatiste et singulier qu'il s'agit dès lors de poser sur chaque projet. Comparer, c'est en général commencer à faire de la « recherche » : pour comparer, il faut en effet commencer par faire un tri dans le réel, sculpter un objet de référence, le conformer, bref établir les termes d'une comparaison. Quelle est la meilleure réponse qui pourrait s'esquisser, sur un même site, pour un même programme, sous une même thématique générale ou autour d'une même interrogation fondamentale – parfois les quatre pris simultanément. Et il est à chaque fois troublant de remarquer qu'au-delà des nuances, parfois très fortes, entre chacun des membres d'un jury, lors des délibérations c'est autour de quelques points, mettons deux la plupart du temps, que s'installe le débat. 12 ou 14 ? Sur 20, mention bien ou assez bien ? Sans compter toutes les situations, extrêmement majoritaires, où de fait s'installe spontanément un consensus. Et pourtant il s'agit bien d'une position et d'une proposition, « artistiques » peut-être, du moins personnelles, qui nous sont données à juger.

J'aime ce mystère du (relatif) consensus qui se dessine ainsi presque à chaque fois autour d'un objet que tant de mes collègues s'évertuent pourtant, faute de mieux sans doute, à qualifier de « boîte noire » ! Après quelques années d'exercice légal du jugement sur la fin des études architecturales, d'aucuns m'objecteront un diagnostic peut-être hasardeux sur une activité d'aussi peu de valeur fiduciaire. Et pourtant, si la validité des notes d'un jury apparaît malaisément mesurable objectivement, pour ne pas dire impossible, leur contestation est extrêmement rare. Dit autrement, le PFE est un exercice codifié qui répond aux exigences d'un décret dont le texte est publié pour qui souhaite s'y référer. Il a pris le

relais de l'ancien DPLG au milieu de la décennie 2000 et dans la foulée de la réforme dite LMD, Licence-Master-Doctorat. La validation du PFE confirme ainsi la capacité de l'impétrant à « faire projet » dit-on communément dans ce milieu avec souvent beaucoup d'imprécision et parfois certains désaccords alors même que la notion, de *projet*, est définitivement passée dans le vocabulaire commun de l'univers managérial. Mais le PFE demeure avant tout un moment singulier.

J'aime en effet la fierté avec laquelle souvent l'étudiant présente son premier « vrai » projet – toujours fictif, cela va de soi si l'on excepte les ovnis de *Solid Thinking*. J'aime ce moment où l'on débat d'architecture, et de rien d'autre. J'aime cette ponctuation de la marche, forcée parfois, au PFE : un semestre entier tendu vers une présentation de 20 minutes. On ne naît pas membre d'un jury, on le devient par la force des choses, par l'accumulation des regards et par le croisement des expériences. Pas de « spectateur désintéressé » parmi les jurés, le rôle « engage » car il répond aux efforts menés par les étudiants et par leurs enseignants pour échafauder en un semestre seulement une proposition qui emporte la conviction. J'en garde à jamais quelques souvenirs émus, quelques-uns vécus à Nantes en cette année 2018. Cette exposition se présente comme une chasseuse d'oubli.